

et leur genre littéraire », on trouve une analyse de la place occupée par Ibn Duqmāq et Maqrīzī et de leur attitude d'historiens. La deuxième partie est consacrée à la présentation de la ville : limites spatiales, ruptures chronologiques, Fustāṭ-Miṣr et le pouvoir politique. Dans la troisième, S. Denoix voit la structure de la ville entre « le poids de l'époque de la fondation », « le centre-ville » et « les nouvelles fondations ». Dans le chapitre consacré à « un mode urbain d'occupation du sol », on trouvera une définition précise du terme *dār* employé par Ibn Duqmāq pour désigner des concessions foncières individuelles qui empiètent au fur et à mesure de l'essor de Fustāṭ sur les *hiṭṭa*, concessions foncières tribales. La conclusion, qui précède les précieux documents apportés à l'appui de la description, est brève car le livre est conçu de façon à ce que chaque chapitre aboutisse à sa conclusion et fasse progresser l'ensemble. S. Denoix insiste ici sur le fait que la ville, organisée spatialement en deux zones — l'une, ancienne et prestigieuse, dont la permanence rassure les historiens, et l'autre en cours d'élaboration et dont ils suivent avec une attention inégale l'urbanisation — n'était pas cloisonnée en quartiers mais consacrée d'une manière plus diffuse à des fonctions : économique, religieuse et enseignante.

Plusieurs annexes viennent étayer son propos :

- la traduction de textes concernant les *dār* célèbres à Fustāṭ, les *ḥāra* à Miṣr et Fustāṭ, les *qaysāriyya*, les *rab'* et les *funduq* de Miṣr, les *madrasa* de Miṣr, autant de références qui cernent très précisément la définition de ces fondations et établissements (permettant par exemple au lecteur d'avoir accès à plusieurs passages d'Ibn Duqmāq citant Ibn 'Abd al-Ḥakam et son *Kitāb futūḥ Miṣr*, édité en 1922 à New Haven par Torrey);
- un glossaire, particulièrement riche puisqu'il reprend les termes techniques concernant l'infrastructure urbaine et architecturale dans une perspective historique avec des développements parfois importants;
- un index des toponymes concernant Fustāṭ-Miṣr faisant l'objet d'une notice dans le *Kitāb al-intiṣār* et dans les *Hiṭṭat*.

Après avoir signalé une erreur de détail : lire Ibn Yūnus et non Ibn Yūnis, il faut dire que ce beau livre, composé par l'IFAO, illustré de croquis topographiques et d'un plan, se lit avec bonheur, tant par l'abondance des informations qu'il recèle que par l'intelligence de sa rédaction.

Jacqueline SUBLÉT
(CNRS, Paris)

Carl F. PETRY, *Twilight of Majesty, The Reigns of the Mamlūk Sultans al-Ashraf Qāytbāy and Qānṣūh al-Ghawrī in Egypt*. University of Washington Press, Washington, 1993. 14 × 22 cm, VIII + 262 p.

Les deux grands sultans, Qāytbāy (dates de règne : 1467-1496) et Qānṣūh al-Ğawrī (dates de règne : 1501-1516), dont Carl Petry présente ici les biographies et le système politique et

social dans lequel ils se situaient, n'étaient pas inconnus; les travaux d'E. Ashtor⁴, de D. Ayalon, de A. Darrag, de J.-C. Garcin, de P. Holt⁵ et de G. Wiet avaient déjà largement fait avancer la connaissance sur ces personnages et sur la fin de la période mamelouke. Mais la perspective de l'auteur donne un éclairage tout à fait nouveau non seulement sur les personnages étudiés, mais aussi sur le pouvoir mamelouk.

C. Petry a utilisé pour ce travail des documents de *waqfs* et des sources plus classiques comme les chroniques ou les manuels de biographies. C'est un corpus qu'il connaît bien et dont il avait exploité une partie de façon systématique lors de son étude sur les élites civiles du Caire⁶ réalisée à partir du *Daw' al-lāmi'* de Sahāwī et du *Manhal al-ṣāfi'* d'Ibn Taqrī Birdī. On avait là déjà une approche originale du xv^e siècle mamelouk.

La focalisation sur les deux derniers grands sultans mamelouks permet à l'auteur de poser la question de la forme du pouvoir exercé par chacun d'eux avec pour toile de fond les problèmes qui se posaient alors à l'Égypte : problèmes économiques et problèmes politiques, à l'intérieur avec les séditions permanentes des différentes factions mameloukes, les insurrections provinciales, et à l'extérieur avec la menace des Ottomans. La principale difficulté à l'époque circassienne était celle de la conservation du pouvoir, le système — où le trône du souverain défunt ne revient en principe pas à sa descendance mais à la faction mamelouke qui l'emporte (le plus souvent par les armes) — induisant une crise de succession endémique.

À ce titre, Qāytbāy, qui garda le pouvoir quasiment trente ans, paraissait pour ses contemporains sauver l'Égypte du chaos. Il était considéré comme un sultan magnanime avec ses adversaires, avisé avec ses ennemis, grand constructeur, qui relança le grand négoce international au profit des commerçants égyptiens et c'est cette image positive, transmise par les chroniqueurs contemporains, que les historiens ont retenue.

Al-Ġawrī, arrivé au pouvoir dans un contexte plus dramatique, dut faire face dès le début de son règne à de graves difficultés économiques accentuées par des épidémies de peste, la sédition des mamelouks, et l'imminence de l'attaque des Ottomans qui précipita la chute de la dynastie. À cause des mesures qu'il ne put éviter de prendre, il a été perçu par les chroniqueurs comme un sultan avare et cupide, et qui finit par amener l'Égypte à sa perte.

Le mérite de cette réflexion sur le pouvoir, exercé différemment selon les personnalités et les contextes politiques, est de prendre ses distances avec la perception de ces deux règnes par les contemporains. Qāytbāy, le pieux sultan, a été bien vu par ses chroniqueurs pour qui il représentait, par la continuité de son règne, un peu de stabilité dans les perturbations de la gestion mamelouke. Mais, pour financer les guerres qu'il mena, C. Petry nous rappelle qu'il dut mettre en place une politique fiscale qui laissa l'Égypte exangue à la fin de son règne. Al-Ġawrī, en revanche, a souffert de la comparaison avec son brillant prédécesseur : il eut à diriger un pays au Trésor vidé (notamment par Qāytbāy) à un moment où les Ottomans étaient plus que jamais menaçants, et dut avoir une gestion des plus rigoureuses qui lui donna

4. « Kā'it Bāy », *EI²*, IV, 483-484.

the Later Middle Ages, Princeton, 1981, sur lequel

5. « Kanṣawḥ al-Ghawrī », *EI²*, IV, 552-553.

cf. *Bulletin critique*, n° 2 (1985), p. 323-324.

6. Carl F. Petry, *The Civilian Elite of Cairo in*

la réputation d'être un « ogre d'avarice ». Si C. Petry lui-même oppose les deux sultans et leur façon de régner, il conçoit bien que le contexte dans lequel se déroulent les deux règnes fut décisif et que le jugement des contemporains doit être modulé.

Cet ouvrage se termine comme il se doit par une bibliographie dont on regrette qu'elle fasse si peu place aux travaux publiés par des institutions ou des auteurs français. À propos des travaux urbains de l'émir Azbak (p. 49), on aurait aimé voir la citation du petit livre de Doris Behrens-Abouseif sur l'Azbakiyya⁷ et la réflexion sur l'évolution de la bureaucratie mamelouke (p. 52-55) aurait pu s'accompagner de la mention de l'ouvrage de Bernadette Martel-Thoumian sur *Les Civils et l'administration dans l'État militaire mamlük au XV^e siècle*⁸. Cette critique ne remet bien évidemment pas en cause la valeur générale de cet ouvrage.

Sylvie DENOIX
(IREMAM, Aix-en-Provence)

Boaz SHOSHAN, *Popular culture in medieval Cairo*. Cambridge Studies in Islamic Civilization, Cambridge University Press, 1993. 23,5×15 cm, 148 p.

L'étude de B. Shoshan est relativement brève. Le texte, proprement dit, n'occupe que 78 pages, suivies d'un appendice, de notes (p. 83-135), d'une bibliographie et d'un index. L'ouvrage se présente comme un essai pionnier (p. x) destiné à provoquer la réflexion, ici en réunissant des approches diverses de la culture populaire de l'Égypte mamelouke, qu'on peut saisir aussi bien à travers des pratiques ou des cérémonies qu'à travers des croyances ou des textes.

Après une brève préface où l'auteur justifie le choix de la période mamelouke par l'existence de sources abondantes, il présente rapidement, dans l'introduction (p. 1-8), Le Caire mamelouk et les grands phénomènes du temps, qui étaient de nature à frapper les sensibilités (pestes, spectacles, exécutions publiques); puis il donne sa définition de la culture populaire. Divers aspects en sont réunis en cinq chapitres. Le premier (« Le soufisme et le peuple », p. 9-22) est un tableau des activités des soufis (avec une analyse des thèmes de sermons du šādīlī Ibn 'Aṭā' Allāh al-Iskandarī, p. 15-16) ainsi que des croyances et de la vénération dont les soufis étaient l'objet. Le second chapitre (« La biographie de Muḥammad par al-Bakrī », p. 23-39) est l'analyse d'une *sīra* du Prophète, que B. Shoshan fait remonter au IX^e siècle, condamnée et considérée comme irrecevable par les auteurs officiels d'époque mamelouke, et qui traduisait de façon romancée le thème de la transmission du *nūr muḥammadī* depuis Adam jusqu'au Prophète. Le troisième (« La fête du Nawrūz : un monde mis sens dessus dessous », p. 40-51) est une enquête sur l'origine de cette fête de Septembre chez les Coptes, sur son sens perçu par B. Shoshan comme un renversement des statuts sociaux, et sur sa disparition au Caire

7. *Azbakiyya and its environs from Azbak to Ismā'il, 1476-1879*, Le Caire, IFAO, 1985.

8. Damas, IFEAD, 1992. Cf. *Bulletin critique*, n° 10 (1993), p. 143-146.